

## La contemplation lumineuse de Fernand Leduc

Gilles Lapointe

Numéro 248, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lapointe, G. (2014). La contemplation lumineuse de Fernand Leduc. *Spirale*, (248), 67–68.

# La contemplation lumineuse de Fernand Leduc

PAR GILLES LAPOINTE

Comment trouver les mots justes — lui, si sensible aux nuances du langage et à la couleur des mots — alors que son départ est encore si récent ? Se bousculent sans ordre pour l'instant une suite d'images et d'affects : son chef-d'œuvre de 1946, *La dernière campagne de Napoléon*, une photo de 1949 où il tient tendrement sa fille Isabelle devant sa résidence de Clamart, la couverture dorée des *Sables du rêve* de sa femme Thérèse Renaud, l'incomparable suite indigo que forment les *Nuits* de Casano dans les salles du Musée des beaux-arts de Québec en 2006... À ces images si précises succèdent celles de l'immeuble de la rue de la Roquette à Paris, l'atelier tout simple, d'une lumière si particulière, dans ce logement double en forme de fer à cheval : j'y revois le petit

le faisait sourire. Enfin, l'élégant édifice du Plateau Mont-Royal avec ses grandes fenêtres donnant sur le parc Jeanne-Mance, dont les rideaux sont aujourd'hui tirés. C'est une étrange sensation d'imaginer désormais ce lieu sans lui, alors que s'y trouvent rassemblés tant de signes, de tableaux et d'objets qui ont accompagné sa vie.

Peut-on aujourd'hui se faire une idée du courage qu'il lui fallut déployer pour quitter en 1939, après un séjour de douze ans chez les Frères Maristes, cette communauté religieuse influente alors qu'approchait le moment de prononcer les vœux d'obéissance qui le lieraient à elle à perpétuité ? « *On vous met en situation de vocation ; qui refuse se croit presque damné* », rapporte Bernard Teyssède. Fernand Leduc

trés aux Beaux-Arts, un noyau qui jouera un si grand rôle dans sa vie.

Ce cercle nouveau — où les confrontations intellectuelles avec de jeunes artistes tels Pierre Gauvreau et Louise Renaud seront vives — sera le véritable creuset de son évolution artistique. Stimulé par ces discussions — Leduc dira avoir toujours été un disciple dissident —, il s'imposera rapidement comme le théoricien du groupe, à la suite d'une série d'articles retentissants parus en 1943-1944 dans *Le quartier latin*. Les historiens de l'art reconnaîtront ultérieurement dans ces travaux éclairés la « *première rédaction cohérente menant aux théories automatistes* ». Confirmant la justesse de son sens critique, Leduc indiquait avec lucidité, dès 1944, à son ami Guy Viau la voie à suivre : « *Le temps est venu, mon cher Guy, de nous grouper et de prendre une attitude non équivoque, d'affirmer des positions franches. Il faut à tout prix former un groupe restreint, intransigeant, respectant l'essentiel de l'œuvre d'art et exposant en commun.* » De fait, dès ce jour, commença à prendre forme ce que l'histoire désignera comme l'égrégore automatiste dont l'action concertée devait préparer l'avènement de la modernité culturelle au Québec.

*Pivot essentiel à la compréhension de l'automatisme, mais aussi à l'histoire de l'abstraction au Québec, [...] Fernand Leduc sera au cœur des principaux faits qui marqueront la « tempête automatiste ».*

lit, la cuisinette, les tableaux retournés contre le mur, dans l'autre partie, les bibliothèques remplies d'ouvrages surréalistes acquis rue Jacob, à la Librairie du Gai Savoir. Puis cette haute tour, appartement de transition habité à son retour au Québec et situé face à une église d'Outremont — coïncidence qui

n'ignorait pas que ceux qui revenaient sans prononcer ces vœux étaient la honte de leur famille, perçus même comme des défréqués. C'est pourtant ce chemin difficile qu'il emprunta, avant de se joindre, après quelques années, à un autre « phalanstère », celui de ces amis à l'esprit libre rencon-

Pivot essentiel à la compréhension de l'automatisme, mais aussi à l'histoire de l'abstraction au Québec, ainsi que le souligna André Beaudet en introduction à son beau livre *Vers les îles de lumière*, Fernand Leduc sera au cœur des principaux faits qui marqueront la « *tempête automatiste* ». À travers les prises de position publiques et les



Mario Côté, *Fernand Leduc. La peinture et les mots*, 2013, 90 min. Crédit photo : Steeve Desrosiers.

débats internes du groupe, il se révéla un penseur exigeant, « *d'une extrême rigueur envers lui-même* », dira Claude Gauvreau. Jamais son courage ne fut plus audacieux que lorsqu'il interpella directement en mars 1948, dans le Paris de l'après-guerre, le chef du mouvement surréaliste, André Breton. Borduas, qui pourtant ne manqua jamais de fermeté, préféra alors ne pas échanger avec le chef de file du surréalisme et c'est Leduc qui entreprit de faire entendre à Breton ce que l'automatisme montréalais apportait de neuf dans le champ de l'art. Dans cette lettre mémorable, il n'hésita pas à confronter personnellement Breton, mettant en cause l'instrumentalisation à laquelle le surréalisme restreignait l'œuvre d'art. Citant à cette occasion les mots mêmes de *Refus global*, encore inédit, Leduc fit entendre à Breton ce qui resta pour lui le message énergétique du manifeste automatiste : « *Travailler à la révolution par la régénéscence de la sensibilité collective* ». Bien des années plus tard, Breton admettra que le surréalisme s'y était reconnu, « *comme dans un miroir* ».

Durant toutes ces années cruciales, Leduc se révéla un interlocuteur passionné pour Borduas et un ami irréprochable. À

la veille de troubler, avec *Refus global*, « *la lourde sieste canadienne* », ainsi qu'il l'anticipa, Borduas avait déjà reconnu en lui un « *frère bien aimé* ». « *Doux et pointu, soufre et miel* », « *un faisceau d'antinomies résolues* », écrira-t-il à son sujet dans son texte intitulé « Indiscrétions ». De cet être généreux et artiste accompli, Leduc dira pour sa part : « *il ne m'a pas appris à peindre, il m'a appris à vivre* ». Vint pourtant un jour où chacun dut se détacher du maître pour suivre son propre chemin. Comme l'observa François-Marc Gagnon, Leduc fut l'un des tout premiers à percevoir, en 1954, les signes de fatigue de l'automatisme et à comprendre l'importance croissante du mouvement plasticien à Montréal. Il entrera publiquement en conflit avec Borduas sur l'art américain et l'importance de Pollock dans le développement de la peinture contemporaine. L'histoire de l'art, d'ailleurs, reconnaîtra le bien-fondé de ses arguments, mais les liens qui l'unissaient à Borduas en furent à jamais altérés.

Avec les années soixante s'ouvrira un nouveau chapitre de sa vie : toujours en accord avec l'esprit de liberté créatrice qui animait les artistes de la période automatiste, Fernand Leduc évoluera vers un nouvel espace de représentation.

Son langage pictural traversera en effet une profonde mutation, en accord avec une forme de spiritualité moins occidentale. Ce sera la période des *Microchromies*. Supprimant les tensions dans le tableau, éliminant les contrastes formels, son travail prendra la forme d'une recherche de l'absolu. « *Peindre les microchromies, c'est peindre la lumière*. » Irradie pour lui dans cette peinture un silence actif qu'il faut saisir dans la durée. Leduc confiera à René Viau : « *Je suis peut-être comme le musicien qui tente d'écrire une note qui soit à elle seule toute une symphonie, une sorte de OM empruntée aux Tibétains*. » Pacifier le tableau, supprimer le superflu et rejoindre l'essentiel représente une tâche exigeante. Leduc choisit avec lucidité de se confronter à l'impossible : « *Il faut se donner des impossibilités. Il faut être dans un état d'aventure tout le temps sinon on ne fait qu'habiter les choses que l'on connaît et ce n'est plus de l'art*. » Cette quête de l'art, je sus qu'il l'avait menée à son point ultime lorsque je découvris en 2011 à la Galerie Roger Bellemare, lors de l'exposition « *La levée du voile* », la série *Mon Tibet à moi*. J'eus alors la conviction qu'il avait touché ce qu'il appelait « *la sérénité de la contemplation lumineuse* ». †